

ISRAËL ET L'AMÉRIQUE FRANÇAISE. SUR DEUX TROPISMES DES ROMANS DE RÉJEAN DUCHARME*

Élisabeth Nardout-Lafarge**

Depuis ses débuts sur la scène littéraire francophone à l'âge de vingt-cinq ans, Réjean Ducharme (1941-2017) est reconnu comme l'un des écrivains et dramaturges les plus marquants de la littérature québécoise. Malgré le succès immédiat que son premier roman, *L'Avalée des avalés*, publié chez Gallimard en 1966, a remporté en France comme au Québec, il a passé sa vie dans l'anonymat, en refusant toute apparition publique. L'édition complète de ses neuf romans, récemment parue dans la collection "Quarto" de Gallimard (éd. Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Monique Bertrand et Monique Jean, 2022), a jeté une lumière nouvelle sur l'œuvre de l'auteur, décédé le 21 août 2017.

Cet article s'attache aux inscriptions récurrentes d'Israël et de l'Amérique française dans plusieurs de ses romans, *L'Avalée des avalés* (1966), *Le nez qui voque* (1967), *Dévadé* (1990) et *Va savoir* (1994) dont la publication s'étend sur une trentaine d'années. Ils sont désignés ici comme des "tropismes" pour souligner précisément la récurrence de ces lieux qui ne sont pas décrits mais évoqués, vers lesquels, littéralement, les textes "se tournent", qui y figurent des "orientations" privilégiées, des fascinations aussi, investies par le fantasme et la mémoire livresque. Il s'agit de faire dialoguer le traitement romanesque de ces deux tropismes avec les discours et représentations d'Israël et de l'Amérique française qui circulent et évoluent au même moment dans la société québécoise. Ainsi apparaissent à la fois une condamnation de l'idée de pays et de patrie, et, malgré l'ironie des textes, une sorte de nostalgie.

Mots-clés: Ducharme, Israël, Amérique, sociocritique

Israel and French America. On Two Tropisms of Rejean Ducharme's Novels

Since his debut on the French-language literary scene at the age of twenty-five, Réjean Ducharme (1941-2017) has been recognized as one of the most influential writers and playwrights in Quebec literature. Despite the immediate success of his first novel, *L'Avalée des avalés*, published by Gallimard in 1966, in both France and Quebec, he spent his life in anonymity, refusing to appear in public. The complete edition of his nine novels, recently published in Gallimard's "Quarto" collection (ed. Nardout-Lafarge, with the collaboration of Monique Bertrand and Monique Jean, 2022), has shed new light on the work of the author, who died on 21 August 2017.

This article focuses on the recurrent inscriptions of Israel and French America in several of his novels, *L'Avalée des avalés* (1966), *Le nez qui voque* (1967), *Dévadé* (1990) and *Va savoir* (1994),

* Ce texte est issu d'une communication présentée au colloque "Terre promise et pays perdus" tenu à l'Université de Montréal les 14 et 15 décembre 2022.

** Université de Montréal.

which were published over a period of thirty years. They are referred to as “tropisms” to underline precisely the recurrence of these places which are not described but evoked, towards which, literally, the texts “turn”, and which appear as privileged “orientations”, as well as fascinations, invested by fantasy and bookish memory. The aim is to bring the novel’s treatment of these two tropisms into dialogue with the discourses and representations of Israel and French America that circulate and evolve at the same time in Quebec society. In this way, a condemnation of the idea of country and homeland and, despite the irony of the texts, a kind of nostalgia appear.

Keywords: Ducharme, Israel, America, Sociocriticism

Israël

L’Avalée des avalés, premier roman publié en 1966, se termine en Israël pendant une guerre qui, dans ce texte dont une première version est écrite dès juin 1964, renvoie à celle de 1948-1949. L’épisode, souvent loufoque et provocateur, peut s’interpréter à la fois selon l’exigence d’absolu de la narratrice, Bérénice, qui s’engage dans l’armée israélienne par dépit, parce que son frère Christian a refusé de s’enfuir avec elle: «Non? Encore non? Toujours non? Soit! Va pour Israël» (Ducharme 810), et dans le droit fil du destin guerrier que le personnage emprunte à «toutes les Bérénice de la littérature et de l’histoire» (749). Elle convainc rapidement la Milice étudiante à laquelle elle se joint de ses bonnes dispositions au combat: «Le sergent qui entraîne notre compagnie, une grosse vache que rien n’atteint, a pleuré quand, après une seule démonstration, elle m’a vue démonter et remonter un mousqueton Lebel en criant lapin» (817). Mais en lieu et place de hauts faits, c’est une trahison que commet Bérénice: elle se protège des tirs syriens en livrant à la mort son amie Gloria dont elle prétend ensuite que celle-ci s’est sacrifiée pour la sauver.

L’épisode israélien qui occupe les dix derniers chapitres du roman (71 à 81) radicalise, voire hystérise, la judéité parodique de Bérénice, fille d’une mère catholique polonaise et d’un père juif canadien qui se sont connus pendant la Deuxième Guerre mondiale et restent des ennemis, partageant leurs enfants (Bérénice est juive par son père –ce qui, comme on sait, est impossible– et Christian catholique par sa mère). En écho à l’évocation fantaisiste de l’orthodoxe oncle Zio qui «voit d’un mauvais œil que [Bérénice] lise Homère et Virgile, ce Turc et cet Italien» (733), le conflit israélo-arabe donne lieu, dans le roman, à une condamnation sans appel, d’une part, de la religion (les jeunes recrues qui patrouillent ont «l’air d’avoir à mort ce que Chamomor [c’est le surnom que Bérénice donne à sa mère] appelle la foi» [Ducharme 326]), et, d’autre part, du patriotisme («se battre pour une patrie, c’est se battre pour un berceau et un cercueil, c’est ridicule et faux, ça sent l’excuse pourrie», 812). Certes l’inscription d’Israël comporte tous les marqueurs d’ironie qui en interdisent la lecture

réaliste et l'interprétation politique univoque: «Mlle Bovary était amoureuse des bombes et des grenades. On allait boucler une ceinture de grenades autour des reins de Mlle Bovary. Il lui restait un instant pour se faire une raison: elle devint mystique. Mlle Bovary, c'est moi» (812).

Reste que le choix de camper le récit dans ce contexte a des conséquences sur la réception de *L'Avalée des avalés* et contribue sans doute à distinguer Ducharme parmi les écrivains québécois qui sont publiés en France au même moment. Des effets plus cocasses aussi mais néanmoins révélateurs. En janvier 1967, en pleine polémique sur l'identité de Réjean Ducharme qui se cache obstinément, le journaliste des *Nouvelles littéraires*, Jean Montalbetti soutient que l'auteur du roman ne peut être que Juif et désigne l'essayiste Naïm Kattan qui dément évidemment¹. Parmi les nombreuses recensions dont le roman fait l'objet, on lit dans un article anonyme de la revue *L'Arche* de novembre 1966: «Personne n'avait su parler avant lui aussi bien du “drame biologique” du “demi-Juif”» (anonyme 51). Lors du “Combat des livres” de Radio-Canada de 2005, le pianiste Alain Lefèbre affirme que Ducharme est antisémite. Par ailleurs, du point de vue de la production, la mise en texte d'Israël fonctionne comme une caisse de résonance pour le rejet que Bérénice oppose à toutes les religions et à tous les nationalismes identitaires, ce qui ne peut pas ne pas faire écho au nationalisme québécois, contemporain du roman. Si elle est sans doute minoritaire en 1966, la position du personnage fait notamment écho à un article de Jacques Brault qui, en 1965, à *Parti pris*, revue indépendantiste et marxiste, met en garde contre les effets de ce qu'il appelle “la honte” du colonisé, “mauvaise conseillère” qui, écrit-il, «souffle à l'oreille des histoires où il est question de Terre Promise, de Chez-soi total et parfait» (Brault 12). C'est bien à de telles “histoires” que s'attaque Bérénice.

Or que sait Ducharme d'Israël quand il écrit, très jeune, *L'Avalée des avalés*? Une recherche des sources, esquissée par plusieurs commentateurs, mène d'abord à la Bible², lecture séminale de l'écrivain, mais je cherche plutôt à repérer les discours en circulation au Québec avec lesquels le roman dialogue. Quelle connaissance le jeune auteur a-t-il des communautés juives montréalaises établies depuis le début du XX^e siècle dont le personnage de Mauritius Einberg, père de Bérénice qui finance l'envoi de troupes en Israël, est une caricature? Ducharme sait-il que, dans la poésie yiddish montréalaise, florissante dans les années 1920, comme chez Jacob Isaac Segal ou Abraham Moses Klein, Montréal est “la petite Jérusalem du nord”, le Mont-Royal évoquant «les formes

1 Voir Pavlovic.

2 Souvent mentionné dans les études sur l'œuvre de Ducharme, l'intertexte biblique est notamment analysé par Mahiout, A. (2002).

douces des collines entourant Jérusalem» (Anctil 61)? Le roman entre aussi en résonance avec la discussion sur la création de l'État d'Israël: l'essayiste Jean Le Moyné en fait une défense passionnée dans "Le retour d'Israël" publié pour la première fois en 1948 et repris dans *Convergences* en 1961, texte dont Bérénice, s'exclamant qu'«elle a entendu l'appel de Moïse, de Josué, des Justes et des autres» (Ducharme 812) semble parodier le lyrisme. *A contrario*, c'est plutôt l'antisémitisme qui domine à *Parti pris* (dont on peut croire Ducharme plus proche au moins par la génération), aligné en cela sur le discours d'une partie de la gauche et de l'extrême-gauche européennes. Pour Philippe Bernard, une vingtaine d'années après sa création, Israël est un «état agresseur» (Bernard 14), soutien du «régime pro-occidental, pion de la stratégie anglo-américaine en Méditerranée et au Moyen-Orient» (14).

L'exploration des relations du Québec avec la judéité, menée en histoire, en sociologie et en littérature –les travaux de Victor Teboul (1977), Josef Kwaterko (1998), Pierre Nepveu (2001) et Pierre Anctil (2010) notamment–, a montré un large spectre d'identification (et d'instrumentalisation, n'excluant pas l'antisémitisme) qui relève, pour Pierre Nepveu, d'une sorte de vulgate catholique appuyée sur

une analogie fréquemment suggérée par le discours messianique traditionnel, entre la destinée du peuple canadien-français et celle d'Israël, partageant une commune errance et une semblable élection, [qui] relève d'une mythologie assez vague et convenue dont on trouverait sans peine des équivalents ailleurs, notamment chez les Puritains de Nouvelle-Angleterre (69).

On en verra un exemple dans l'article que le critique très conservateur Jean Éthier-Blais consacre au roman de Ducharme dans *Le Devoir* du 15 octobre 1966:

Bérénice Einberg est juive de père, canadienne-française de mère. Il n'y a là rien de neuf. L'un des rêves profonds des Canadiens-français, c'est d'assumer Israël (avec ses péchés, certes mais surtout avec son intelligence et son don de survie); nous y voyons l'union rationnelle des deux nations qui, sur la terre, ont le plus souffert, l'une, la juive, dans l'étendue de leur histoire, l'autre, la canadienne, dans la profondeur de sa culture. [...] Le sujet étant juif, est donc parfaitement canadien-français (Éthier-Blais 13).

Il faudrait certes commenter chacun des termes employés (et notamment interroger le sens que peut avoir le "rêve" d'"assumer" Israël), mais l'argumentation d'Éthier-Blais n'est pas sans rappeler l'ambition des catholiques d'occuper la position du peuple élu, comme, à la suite, éventuellement mieux que les Juifs. C'est de cette configuration discursive où jouent l'amalgame et la projection, que le personnage de Bérénice, juive anti-juive, rejetée des rejetés selon le redoublement inscrit dans le titre du roman, tire sa force de scandale. Dans *L'Avalée*

des avalés, plus qu'un prétexte à un antimilitarisme (et un antisionisme) historiquement datés, Israël en guerre figure la trahison de la Terre promise, Bérénice trahissant à son tour son amie Gloria et la cause, au pied de la lettre, la privant de gloire.

La judéité se manifeste à nouveau à travers Juba, «la petite Séfarade aux allumettes» (1383), personnage de *Dévadé*, roman de 1990, qui, dit le narrateur, «avec sa seule tante Ota [...] a plus de patrie que moi» (1441), confirmant qu'il s'agit bien toujours de la même question. Puis Israël réapparaît dans *Va savoir* quand Mamie, femme du narrateur et narrataire de ce roman publié en 1994, se perd dans Jérusalem en guerre, au terme d'un voyage dont le narrateur suit l'itinéraire à distance. Une lettre de Raïa qui accompagne la jeune femme avertit:

elle est partie, disparue depuis quatre jours. Pour être du bon côté des fusils, on a voulu passer le Mandelbaum, entrer dans Shatila. Elle avait l'idée de squatter dans une maison éventrée, se laisser mourir de faim par sympathie, j'étais d'accord. On s'est fait refouler, puis ramasser et jeter dans une cellule, où ses nerfs ont lâché. Je passais la nuit [...] à l'hôpital où ils l'ont examinée [...] le lendemain elle s'était sauvée, nu-pieds, sans papier ni rien [...] J'ai cherché partout [...] J'ai été partout, regardé partout, sous les chars d'assaut, dans tous les coins où le malheur l'attirait, toutes les églises et les lieux saints de fond en comble (Ducharme 1707).

De 1966 à 1994, l'œuvre de Ducharme a évolué et, dans *Va savoir*, les convictions religieuses et l'idée de pays n'appellent plus la même dénonciation violente qu'expriment les diatribes de Bérénice dans *L'Avalée des avalés*. De même, la place de la judéité dans les discours et l'imaginaire social du Québec s'est transformée, ce dont témoignent notamment, dans les années 1980, la découverte / redécouverte de la première émigration juive à la fin du XVIII^e siècle, du Montréal juif, ou encore, dans le milieu littéraire, le succès de *La Québécoise* de Régine Robin. Sur le plan politique, Israël n'est plus associé à la jeune nation en construction mais à un état conquérant, dont la réputation a été entachée par les massacres de 1982 auxquels renvoie, dans *Va savoir*, la mention de Shatila. Pourtant l'évocation d'Israël soulève à nouveau dans le texte de Ducharme les questions de la religion et du pays. Dans sa dernière lettre de Jérusalem, Mamie se dit prête à se convertir au bahaïsme, religion qui transcenderait toutes les identités: «Imagine un peu comment ce serait si tout le monde était bahai. On serait tous compatriotes. On aurait enfin une vraie patrie» (Ducharme 1684). S'il convient, comme toujours chez Ducharme, de faire droit à l'ironie, il n'est pas innocent que la nostalgie d'une «vraie patrie» surgisse, adossée à la religion, précisément à Jérusalem, associée à la guerre et à l'antithèse de «lieux saints» plongés dans le chaos, quand le «bon côté des fusils» se situe, dans le roman, en territoire jordanien et que la «sympathie» au nom de laquelle Mamie est «prête à mourir de faim» va aux Palestiniens. Jérusalem apparaît dès lors comme l'ultime

tentative de constituer une patrie et son échec en entérine l'impossibilité. Pour citer l'incipit de *Va savoir*, «il ne faut pas investir là-dedans» (1551).

Le continent perdu

La mémoire de l'Amérique française, attestée notamment par une toponymie francophone, affleure dans plusieurs œuvres littéraires du Québec, de *La Dalle des morts* de Félix-Antoine Savard (1965) à *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin (1984). Cette mémoire est en bonne partie celle d'une virtualité non réalisée de l'histoire: le continent, exploré aux XVII^e et XVIII^e siècles de la Baie-James à la Louisiane, aurait pu devenir un vaste empire français. Parallèlement à l'implantation coloniale en Nouvelle-France, l'Amérique a été sillonnée par les voyageurs, explorateurs, marchands qui faisaient le commerce des fourrures avec les Autochtones grâce aux truchements, interprètes, coureurs de bois qui parlaient leurs langues et dont on retrouve les noms dans l'œuvre de Ducharme: Étienne Brûlé, Cavelier de La Salle et les frères d'Iberville, Nicolas Perrot, Pierre-Esprit Radisson. Comme aussi "Sacajewea des Shohones", l'épouse dakota de Pierre Charbonneau: «Ceux qui ne connaissent pas Sacajewea ne connaissent rien» (Ducharme 438) dit Mille Milles, le narrateur du *Nez qui voque*. Dans l'imaginaire historique du Québec, l'Amérique française s'inscrit à la fois comme une perte politique, le deuil d'un rêve de conquête doublement brisé par la victoire britannique et l'américanisation qu'imposent les États-Unis modernes, et comme celui d'un mode de vie, fantasmé dans une socialité libre, adaptée à la nature, où la violence colonisatrice aurait été atténuée par les différents métisages³. Il en ressort un caractère spectral que rend bien le titre, adapté de Leiris, de l'ouvrage que Gilles Havard (2019) consacre aux *Aventuriers francophones du Nouveau Monde, L'Amérique fantôme*. Il convient cependant d'observer un décalage entre la fascination pour l'Amérique française qui traverse l'œuvre de Ducharme quand seuls les cercles de spécialistes s'y intéressaient, et les discours actuels qui en diffusent une vision plus populaire, notamment depuis les émissions de vulgarisation historique de l'anthropologue Serge Bouchard dans les années 2000.

Au chapitre 77 de *L'Avalée des avalés*, Bérénice, cantonnée avec la Milice étudiante, se souvient de Jean-Baptiste Lagimonière marchant de Winnipeg à Montréal pour livrer une dépêche: «Lagimonière rabattit les oreilles de son casque de poil et s'engagea comme si de rien n'était dans cette tempête à faire grelotter les pierres, à disloquer les montagnes et à faire perdre son chemin au

3 Voir à ce sujet, entre autres: White, R. (2009) et Bouchard, S. & Lévesque, M-C. (2014).

soleil» (Ducharme 825). Dans *Le nez qui voque*, Mille Milles recopie, à la bibliothèque Saint-Sulpice qu'il fréquente assidûment, le journal de l'expédition de Pierre Lemoyne d'Iberville: «*Le quatrième, mon frère Chateaugué, enseigne du Sr. de Sérigny estant à la garde du fort ennemi (Nelson) pour les empêcher de faire sorty y fut tué d'un coup de mousquet*» (Ducharme 439). Ducharme, lui, adapte ici l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* du Père Charlevoix⁴ et c'est à Louis Le Moynes de Chateauguay, frère cadet de Pierre d'Iberville, qu'il emprunte en le ré-orthographiant le nom (et le statut de sœur) de Chateaugué. Exalté par sa lecture de Benjamin Sulte, peut-être de son *Histoire des Canadiens français* parue entre 1882 et 1884, le même Mille Milles rêve d'une reconquête vengeresse:

Aujourd'hui, j'ai dévasté en 1696 avec Iberville toute la presqu'île Avalon, cela à la bibliothèque Saint-Sulpice en pensant à Chateaugué ma sœur [...]. De quoi a-t-il l'air, le Canada, avec la pointe du Maine entrée jusqu'à Saint-Éleuthère, jusqu'au cœur, jusqu'à l'eau de la vallée du Saint-Laurent, comme un coin dans une bûche! C'est pire que pire. Qui a vendu la Louisiane, toute la vallée de ce Mississipi que Cavalier de La Salle descendait en canot? Rame, Cavalier, rame! Quand je lis du Benjamin Sulte à la bibliothèque Saint-Sulpice, la tête me bout. Rame, Cavalier, rame! Je suis, en ce pays, de la race des seigneurs, des seigneurs en raquettes seuls au fond du Minnesota, des seigneurs à la rame seuls entre les rives de l'Ohio, des seigneurs à la voile dans l'Atlantique, des seigneurs à la bêche sur un continent [...] les gouverneurs disaient à Perrot d'aller à Michillimakinac. Il y allait, en seigneur. Il partait au début du printemps et il arrivait à la fin du printemps. Cela meuble une saison. Marche, Perrot, marche! Il y a un Perrot où mes parents vivent. Il travaille pour «Marine Industries» en dégénéré, pour 1.75 dollars de l'heure. Pauvre Benjamin Sulte! [...] Ce Maine, devant mes yeux, sur la carte! Quelle horreur! Ce Labrador en vert couché comme un violeur sur le Québec en blanc! Qu'il est laid et constipant ce vert! Aussitôt que j'en aurai le temps, je partirai à la reconquête du Maine et du Labrador. Au Labrador, il suffira d'incendier Millinocket et Bangor. Arrive, Chateaugué ma sœur! Viens m'aider à incendier Millinocket (Ducharme 440).

Les marqueurs d'ironie sont suffisamment évidents pour qu'on se garde de prendre au sérieux le projet de Mille Milles et c'est d'abord le caractère livresque de l'expérience qui atteste la perte du continent par la visualisation des cartes géographiques dont la chromatique marque l'histoire des vainqueurs, significativement figurés en «violeteurs». La mention de la bibliothèque, de Benjamin Sulte, et, bien sûr, la confusion des temporalités: «aujourd'hui [...] en 1696» confirment l'ironie. Le passé, chez Ducharme, est enfermé dans les livres et la narration qui réanime les vieux récits ne fait qu'accentuer sa fixation définitive. Mille Milles et Chateaugué lisent aussi *Les Patriotes* d'Aegidius Parent (Du-

4 Voir Charlevoix (1944): «Chateaugué leur Frere, encore jeune, & qui servit sur le *Poli* en qualité d'Enseigne, s'étant avancé le quatrième de novembre, pour empêcher les assiégés de faire une sortie, fut tué d'un coup de mousquet» (148).

charme 447, en fait Aegidius Fauteux), autre épisode historique chargé d'espoirs non advenus. La perte se marque encore, toujours dans *Le nez qui voque*, dans cette évocation du Canada qui, clin d'œil à l'hymne national, re-sémiotise le stéréotype du territoire sans histoire et réinterprète sa réputation pacifique en passivité:

Canada, immense palais froid, ô Canada, vide château de soleil, ô toi qui dors dans tes forêts comme l'ours dort dans sa fourrure, t'es-tu seulement réveillé quand ils t'ont dit que tu étais vaincu, que tu étais passé sous la domination anglaise? T'en aperçois-tu seulement quand ils passent sur ton corps dans leurs automobiles chromées, quand ils tombent sur ton dos du haut de leurs avions explosés? Dors, Canada, dors; je dors avec toi. Restons couchés, Canada, jusqu'à ce qu'un soleil qui en vaille la peine se lève. Quand la foudre secoue le ciel, nous ne nous retournons même pas; croient-ils que quelques coups de mousquet échangés dans le silence des bois au cours de la guerre de Sept ans nous dérangent? (Ducharme 514).

Si Mille Milles ne peut que constater à la bibliothèque la perte historique du rêve continental de la Nouvelle-France, Bottom, le narrateur du roman *Déva-dé*, a un rapport personnel avec l'Amérique perdue pour l'avoir parcourue en auto-stop (comme on sait que Ducharme l'a fait aussi). Dans *Déva-dé*, Bottom identifie ce voyage comme sa seule "vie":

Ma propre vie a duré six mois [...] l'été où nous avons répondu, Bruno et moi à l'appel de nos sirènes. On avait mis sa sœur dans le secret, pour qu'elle pleure, qu'elle prie et qu'elle nous sacrifie ses économies. Sans papiers ni alibis, vagabonds jusqu'au trognon, on a franchi la frontière en fraude, à travers les labours mouillés de Lacolle et Rouses-Point. On mangeait derrière les restaurants, dormait dans les cimetières de voitures. On partait d'Eau-Claire au Wisconsin pour Pend'Oreilles en Idaho. Pour rien. Parce que ça sonnait bien et que la poésie était dans nos moyens. Parce que l'asphalte était serti de pierres concassées. Parce que le pouvoir géographique nous montait à la tête. Chaque pas nous nantissait, nous faisait "entrer en possession", au mépris du nom de tous les rois (Ducharme 1398).

Les toponymes chargés de poésie, inspirant ce "pouvoir géographique" qui, en quelque sorte, inverse la perte du pouvoir historique, font lever la référence aux textes de la découverte par l'identification aux explorateurs nommant les lieux qu'ils investissent. Identification de nouveau perceptible dans le récit de la traversée périlleuse du pont Jacques-Cartier calqué sur ceux de la traversée océane inaugurale:

Il fait une nuit blanche tout à fait, une nuit de brouillard épais comme celle où nous reparions à pied aux États Bruno et moi. Notre bouteille de vodka nous avait fait traverser la ville en triomphe; le diable nous emportait. Mais pour traverser le fleuve, il nous a laissé plus souvent qu'autrement tomber. Dans nos armures de *conquistadores* moulées sur le corps, on a failli y rester: le pont Jacques-Cartier était en pente et complètement glacé; l'atmosphère en purée se solidifiait au contact, en couches qui se superposaient sur nos personnes comme sur les arches de la structure, qui se payait avec ce marbre clair des luxes de cathédrale engloutie.

On avait du verglas partout, jusqu'en espèces de breloques plein les cheveux. On ne pouvait pas faire dix pas sans chuter, ni se ramasser sans dérapper de tout notre long à reculons, ni s'accrocher à rien qui ne nous glissait pas des mains. On a touché l'autre rive, où Longueuil ne se trouvait plus d'après ce qu'on pouvait voir, avec des pieds si déboîtés qu'ils ne semblaient plus tenir que par la peau des chevilles. On est restés assis sur un tas de neige. Jusqu'à ce que la terre resurgisse du chaos. Que le continent se découvre et se repeuple. Que quelque débrouillard nous bricole quelque autobus. C'est la dernière fois que nous avons voyagé, ce qui s'appelle voyager (Ducharme 1417-1418).

Les "armures de *conquistadores*", les difficultés surhumaines du passage et jusqu'à la "cathédrale engloutie" métaphore par laquelle les récits de traversées des XVII^e et XVIII^e siècles décrivent les icebergs, suggèrent la réécriture. Comme souvent chez Ducharme, l'hiver et la neige en effaçant le paysage habituel, recommencent le territoire, le restituent au vide et au «néant» de Marie de l'Incarnation, également évoquée à plusieurs reprises dans l'œuvre, et, par conséquent, annulent l'histoire. Si une "redécouverte du continent" est possible dans *Déva-dé*, à la condition de reprendre, comme Bottom et Bruno, la geste de l'arrivée en Amérique, et si le voyage demeure, dans la vie du narrateur, le moment le plus intense, une épiphanie préservée de la déception et de la salissure qui envahissent le roman, il s'agit d'une épopée dégradée, par les économies extorquées à Lucie, la bouteille de vodka et le "bricolage" d'un autobus. Le vaste continent ouvert par les Français ne peut plus offrir, chez Ducharme, que des simulacres de découverte, à la bibliothèque ou sur la route, à la poursuite vaine et se sachant telle de ce qui a disparu et pourtant demeure, hantise, fantasme et manifestement moteur de l'écriture.

Que conclure de ces remarques?

C'est sous le seul signe de la perte radicale que la Terre promise et le continent neuf apparaissent dans l'œuvre. Dans les deux cas, cette perte s'inscrit comme la conséquence d'une trahison: Israël transforme Jérusalem en champ de ruines et les descendants de Nicolas Perrot ne savent plus «marcher le continent». Dans les deux cas aussi, l'objet premier de la trahison, c'est le livre: la Bible, les écrits de la Nouvelle-France, dont le présent romanesque n'offre plus que la dégradation, honteuse à la mesure de la valeur qui est alors implicitement accordée à ces récits premiers. Dans les deux cas enfin, le travail d'esquive et de sape de l'ironie suspend l'interprétation politique. La présence récurrente mais spectrale d'Israël et de l'Amérique française, lieux de conflits, se marque dans les textes par une idéalisation antérieure dont ils ne répondent plus, idéalisation elle-même donnée pour illégitime comme aussi les regrets qu'elle engendre. Israël comme Terre promise trahie et l'Amérique française comme pays perdu

soulignent le leurre de l'identification au sol et de l'évidence de l'habitabilité d'un lieu; ces leures relèvent d'un passé non seulement révolu mais surtout mensonger. Cependant, jusque dans leur renoncement, la Terre promise et le continent neuf n'en continuent pas moins de hanter ces romans de la démystification. C'est donc dire que l'on est ici davantage dans le registre du deuil que dans celui du simple rejet.

Œuvres citées

- Ancil, P. (2010): Du Tur Malka au Mont Royal: le poème yiddish montréalais. In M-A. Beaudet & K. Larose (Éds.), *Le marcheur des Amériques. Mélanges offerts à Pierre Nepveu* (pp. 45-62). Montréal: Département des littératures de langue française.
- Anonyme (1966, novembre): Clés pour *L'avalée*. *L'Arche*, pp. 51-52.
- Bernard, P. (1968): Québec international. *Parti pris*, 5, 4, p. 14.
- Bouchard, S. & Lévesque, M.-C. (2014): *Ils ont couru l'Amérique*. Montréal: Lux.
- Brault, J. (1965): Un pays à mettre au monde. *Parti pris*, 2, 10-11, pp. 9-25.
- Charlevoix, P. F.-X. (1944): *Histoire et description générale de la Nouvelle-France suivi de Journal historique d'un voyage fait sur ordre du Roy dans l'Amérique septentrionale*, Tome second, Livre quinzisième. Paris: Didot. Tiré de <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10418930/f9.image> (Consulté le 22/03/2023).
- Ducharme, R. (2022): *Romans*, 1966. É. Nardout-Lafarge (Éd. avec la collaboration de M. Bertrand & M. Jean). Paris: Gallimard (coll. Quarto).
- Éthier-Blais, J. (1966, 15 octobre): L'Avalée des avalés. *Le Devoir*, p. 13.
- Havard, G. (2021): *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde*. Paris: Flammarion (coll. Champs histoire).
- Kwaterko, J. (1998): Discours culturel et l'imaginaire juif: *La Québécoise* de Régine Robin. In J. Kwaterko, *Le roman québécois et ses (inter)discours* (pp. 159-189). Québec: Nota bene.
- Le Moyne, J. (1961): Le retour d'Israël, 1948. In J. Le Moyne, *Convergences* (pp. 164-184). Montréal: HMH (coll. Constantes).
- Mahiout, A. (2002): *Et (si) ce néant était Dieu: énonciation mystique, figures bibliques et parcours religieux chez Réjean Ducharme* [Mémoire de Maîtrise]. Université du Québec à Montréal.
- Nepveu, P. (2001): Désordre et vacuité: figures de la judéité québécoise-française. *Études françaises*, 37, 3, pp. 69-84. Tiré de <https://id.erudit.org/iderudit/008373ar> (Consulté le 22/03/2023).
- Pavlovic, M. (1980): L'affaire Ducharme, 1980. *Voix et images*, 6, 1, pp. 75-85. Tiré de <https://www.erudit.org/fr/revues/vi/1980-v6-n1-vi1404/200251ar.pdf> (Consulté le 22/03/2023). Repris dans É. Haghebaert & É. Nardout-Lafarge (Éds.) (2006), *Réjean Ducharme en revue* (pp. 35-52). Montréal: Presses de l'Université du Québec à Montréal / *Voix et images*.
- White, R. (2009): *Le Middle Ground. Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs. 1650-1815*. F. Cotton (Trad.). Toulouse: Anacharsis.
- Teboul, V. (1977): *Mythes et images du Juif au Québec*. Montréal: Delagrave.